

La vente aux enchères des esclaves

« Non ! Non ! criait le petit garçon. S'il vous plaît, non ! Je veux rester avec ma maman !

— Tais-toi ! » vociféra l'homme en écartant brutalement la mère de l'enfant.

Elle fut poussée brutalement sur une plate-forme érigée là, en vue d'une mise en vente immédiate. Dans la petite annonce intitulée « *Vente d'esclaves* », elle était décrite comme particulièrement qualifiée pour la lessive, le repassage, la cuisine et les travaux domestiques. Du coup, les propriétaires d'esclaves manifestaient un vif intérêt.

« Cent guinées, monsieur, je vous vois, s'écria le commissaire-priseur. Qui dit mieux que cent ? 120, 130... oui ! 140 guinées. Un petit effort ! Oui, 150, Monsieur. Qui dit mieux ? 160 !

Les enchères continuaient à grimper. Un propriétaire d'esclaves à l'allure fruste, faisait systématiquement monter les prix. Il s'appelait Isaac Riley.

— 200 ! Qui dit mieux que 200 ? C'est votre dernier prix ? Plus d'enchères ? Allons c'est une esclave fidèle, intelligente et travailleuse. J'en réponds. Dernière offre à 200 ? Bien. Une fois, deux fois, trois fois, adjugé à Monsieur Isaac Riley.

Maintenant, au tours du garçon, continua le commissaire priseur en s'époumonant, tout en gesticulant pour qu'on

amène l'enfant terrifié sur l'énorme plate-forme.

— Josiah Henson. Un mâle âgé de cinq ans, en bonne santé et de belle prestance. Proposez-moi un prix.

— Un petit gosse bien costaud, chuchota l'un des propriétaires d'esclaves. Il ferait un bon petit valet.

— Moi, je le prendrais bien pour cueillir le coton », répondit un autre.

Plusieurs hommes voulaient acheter le garçon, et les enchères montèrent assez vite. Au milieu de la foule, Isaac Riley observait la scène lorsqu'il sentit soudain des mains s'accrocher à ses genoux. La mère de Josiah s'était faufilée dans la foule et s'était jetée à ses pieds.

« S'il vous plaît, Monsieur Riley, s'il vous plaît, achetez mon garçon. Tous mes autres enfants ont été vendus ailleurs. Je vous supplie de l'acheter, pour que nous ne soyons pas séparés. Vous pouvez vous le permettre, Monsieur, j'en suis sûre ! Je vous en prie, permettez-moi de garder au moins un de mes enfants !

— Mais pour qui tu te prends ? explosa Riley, furieux.

— Je suis la maman de l'enfant, Monsieur, c'est tout. Si vous avez des enfants, vous comprendrez ce que je ressens. Voudriez-vous être séparé de l'un d'eux ? Je travaillerai bien pour vous, Monsieur, je vous servirai aussi bien que possible, je vous le promets, mais permettez-moi de garder mon enfant.

— Voilà tout ce que tu auras ! répliqua Riley, qui se mit à la rouer de coups de pieds.

Elle lâcha alors prise en gémissant de douleur et essaya de s'écarter de lui en roulant sur elle-même, mais il la poursuivit en lui assenant des coups d'une rare violence.

— Mon enfant ! S'il vous plaît, mon enfant ! supplia Madame Henson.

— Je n'achèterai pas ton marmot, cria Riley. Et qu'il n'en soit plus question. »

Pleurant de douleur, Madame Henson s'éloigna lentement à quatre pattes. Certains l'entendirent alors prier en sanglotant : « Ô, Seigneur Jésus ! Combien de temps vais-je devoir souffrir ainsi ? »



Ils furent des millions d'Africains, hommes, femmes et enfants à subir un tel destin aux dix-huitième et dix-neuvième siècles. Les Anglais, les Américains, les Français et les Hollandais essentiellement, se livrèrent à la traite des esclaves. Ils achetèrent des êtres humains comme on achète un chat ou un chien.

En une seule année, 185 navires emmenèrent de force 43 755 personnes d'Afrique vers l'Amérique. Nombreux sont ceux que les trafiquants d'esclaves allèrent arracher à leurs villages qu'ils brûlèrent ensuite. Puis ils durent rejoindre la côte à pied portant d'énormes jugs autour du cou pour les empêcher de fuir. Une fois à bord, un grand nombre d'entre eux moururent au fond des cales à cause de conditions de transport effroyables. Ceux qui survécurent tombaient souvent sur des maîtres comme Isaac Riley.

Dieu avait-il entendu Madame Henson ? D'où la réponse à sa prière allait-elle venir ? Qui allait oser se lever pour condamner cette abominable pratique de l'esclavage et lutter pour y mettre fin ? Où les esclaves allaient-ils trouver un ami ?

Une grande partie de la réponse allait prendre corps lors de la naissance d'un petit garçon le 24 août 1759. Il s'appelait William Wilberforce, et il allait devenir le plus grand ami des esclaves de tous les temps. Voici son étonnante histoire.

La lettre d'un lycéen

« Le voilà ! » s'exclama la foule toute excitée.

Tout le monde s'efforçait d'apercevoir le roi, fin et barbu, qui descendait la rue principale de Hull sur son grand cheval.

— Il est plus petit que je ne pensais, chuchota sur son passage une femme à son amie.

— Mais pas trop petit pour lever une immense armée, répondit une autre. Mon mari va être appelé pour y servir, je vous le parie.

Les cavaliers qui composaient la suite du roi arrêtaient leurs montures devant une grande maison de briques rouges située sur la rue principale, au numéro 27. Elle appartenait au lord maire, sir John Lister. Il attendait le roi Charles II au portail.

« Que votre majesté soit la bienvenue à Hull. Et soyez le bienvenu dans notre maison, Sire !

— C'est un plaisir que d'être ici, sir John, Quelle belle demeure vous avez là ! »

Le roi Charles passa la nuit dans la maison des Lister et dîna dans une salle de banquet aux murs recouverts de panneaux de chêne. Ces panneaux accrochées, au-dessus de la cheminée, représentaient les armoiries familiales.

C'est dans cette célèbre demeure, aujourd'hui ouverte au public, que naquit William Wilberforce. Le jardin derrière la maison donnait sur la rive, escarpée à cet endroit, du fleuve Hull qui traversait la ville du même nom.

À marée haute, William allait observer les bateaux qui remontaient ou descendaient le cours d'eau d'un grand entrepôt à un autre. À marée basse, des bateaux à fond plat étaient tirés ou poussés à la perche. Hull était le quatrième port d'Angleterre après Londres, Bristol et Liverpool.

« Je me demande bien à quoi Saint-Pétersbourg ressemble, » se dit un jour William en voyant un bateau russe passer devant le jardin familial, le nom de son port d'attache écrit distinctement sur son étrave. Un autre jour, ce fut un bateau suédois qui passa, lourdement chargé de minerai de fer. « J'aimerais bien aller en Suède... » songea-t-il.

Il sortait fréquemment dans le jardin à observer les bateaux que l'on chargeait avec tout et n'importe quoi, depuis des poneys arrivant d'un peu partout, jusqu'aux couteaux de Sheffield.

« Ah si je pouvais devenir capitaine au long cours, soupirait William. Ainsi, je pourrais explorer tous les pays du monde. »

Son grand-père, qui avait été maire de Hull, avait fait fortune comme armateur et en commerçant avec les pays baltes. Le père de William, Robert, prit la suite de l'entreprise. Lui aussi connut le succès dans les affaires et devint très riche.

Dieu avait de grands projets pour le petit garçon de Robert, mais, il ne le savait pas encore, une carrière de capitaine au long cours n'en faisait pas partie.

Un jour, alors qu'il avait sept ans, William rentra de l'école en franchissant en trombe la porte d'entrée et le grand hall carrelé de dalles noires et blanches comme un échiquier géant. À toute vitesse il monta le grand escalier pour se précipiter dans la chambre de sa sœur.

« Sarah ! Sarah ! cria-t-il en se précipitant dans la chambre.

Sarah se retourna vers son blondinet de frère. Il portait une pèlerine évasée, des culottes courtes, des chaussettes blanches et des chaussures à boucle.

— Sarah, tu ne devineras jamais. Monsieur Milner, notre maître, m'a fait grimper sur le bureau devant toute la classe aujourd'hui. Et il m'a fait lire le livre Robinson Crusoé pendant cinq minutes. Il a dit en pointant une main vers moi et l'autre vers la classe : 'Voilà ! C'est comme cela que vous devriez tous lire.'

— Mais c'est vrai que tu as une voix très charmante ! » fit Sarah, à quoi son frère répondit par un éclat de rire.



Elle avait tout à fait raison, bien sûr. La voix de William allait devenir un de ses plus fameux atouts. Un jour, il allait être l'un des plus grands orateurs de l'Histoire et être surnommé « *le rossignol de la Chambre des Communes* ».

La maison de High Street allait souvent retentir de la voix pleine d'entrain du fils de Robert et d'Elisabeth Wilberforce, car il était une boule d'énergie dotée d'un esprit très vif.

Pourtant, la vie du petit William allait connaître des heures sombres. Un jour, en rentrant du lycée de Kingston-upon-Hull, il monta les escaliers et se retrouva face à sa mère qui sortait de sa chambre à coucher, le visage tout triste.

« William, tu ne dois surtout pas faire de bruit, dit-elle en fermant doucement la porte derrière elle. Ton père est tombé gravement malade.

William s'arrêta net, glacé de stupeur :

— Malade comment, maman ?

— Tu peux aller le voir, mais tu ne dois pas faire de bruit du tout », répondit sa mère avec douceur.

William n'allait jamais oublier la vision de son père alité dans cette chambre, si gravement malade.

« Tu dois être gentil avec ta mère et Sarah, » répéta-t-il. William ne comprit pas que la mort n'était pas loin.

Lorsque son père décéda, il n'y avait pas d'enfant plus triste dans tout Hull que William Wilberforce. Devant la tombe, au milieu des gens du cortège funèbre, il y avait un petit garçon de neuf ans au cœur brisé.

« Que Dieu te bénisse, mon garçon, » lui disaient les collègues marchands de son père en lui serrant la main. Tous se demandaient ce qui allait advenir de lui.

Peu de temps après son oncle William vint rendre visite à sa mère.

« Il faut qu'il vienne habiter avec nous dans le Surrey, Élisabeth, lui dit-il avec prévenance.

La mère de William essuya une larme.

— Tu sais que ma femme Hannah et moi n'avons pas d'enfant. Nous serions plus qu'heureux d'avoir le petit William avec nous à Wimbledon. C'est un garçon charmant, et par ailleurs, cela te soulagerait pendant cette période si difficile.

— C'est très gentil de ta part, William, répondit Madame Wilberforce. Je te l'amènerai l'an prochain. Ce ne sera pas facile pour lui de quitter Hull, mais ce sera mieux ainsi.

— Il aura beaucoup de choses à faire, fit l'oncle de William d'un ton rassurant. Nous l'enverrons à l'école à Putney et il pourra aussi venir dans notre maison de Londres place Saint James. »

Un an après le décès de son père, une diligence était arrêtée devant le numéro 27 High Street. Tous les domestiques se tenaient en rang d'oignon devant le portail alors que le cocher commençait à charger les bagages. Bien des larmes coulèrent. Chacun voulait embrasser William ou le serrer dans ses bras.

« Vous allez nous manquer, mon garçon, dit la cuisinière, elle qui lui avait si souvent donné à manger lorsqu'il se faufilait à la cuisine avec une faim de loup ! Lui parti elle ne savait pas ce qu'elle allait devenir. Mais c'est peut-être Sarah qui était la plus affligée.

— Écris vite, William, dit-elle entre deux sanglots. Racontes-moi comment c'est, à Londres.

— Je le ferai. Et toi, tu m'écriras aussi pour dire ce qui se passe à la maison ?

— Je te le promets, répondit-elle, tandis que le valet aidait William et sa mère à monter dans la diligence.

— Hue ! » s'écria le cocher, et les chevaux s'ébranlèrent sur les pavés.

C'est ainsi que William Wilberforce entama le premier des nombreux longs voyages qu'il allait faire durant sa vie entre le Yorkshire et Londres. Il y avait 280 kilomètres à parcourir et la diligence ne pouvant en couvrir que 50 par jour. William et sa mère durent donc faire escale dans plusieurs auberges.

« Maman, pourquoi le cocher porte-t-il des pistolets ? demanda William en arrivant à la première auberge.

— C'est bien malheureux, répondit-elle, mais il y a beau-

coup de bandits de grands chemins qui arrêtent les diligences pour dévaliser les voyageurs !

— Est-ce que nous serons dévalisés ?

— Plaise à Dieu que non, » répondit-elle en essayant de rassurer son fils dont le regard trahissait maintenant la peur.

Le voyage se passa sans encombre. William était fasciné par les diverses scènes qui se déroulaient sous ses yeux. Tandis que la campagne anglaise défilait et qu'ils traversaient villes et villages, il commença à se demander à quoi Londres pouvait bien ressembler.

Ils arrivèrent à Nottingham. William se mit immédiatement en quête de Robin des Bois et de ses compagnons.

« Tu crois qu'on va en rencontrer ? demanda-t-il, tout excité.

— J'ai bien peur que non, répondit Madame Wilberforce. Ils sont morts depuis longtemps. Mais qu'est-ce que nous avons eu comme bon temps à lire leurs aventures, pas vrai ? Si je me souviens bien, ta préférée c'était la belle Marianne ! »

La diligence approchait maintenant de la grande ville de Londres. Un soir, dans une auberge, alors qu'ils prenaient leur repas, un voyageur assis à une table proche se mit à raconter ce qui s'était passé la nuit précédente.

« Ah, c'est une bien triste affaire, M'dame. La diligence traversait la forêt d'Epping lorsqu'elle a été attaquée par pas moins de sept brigands.

— Sept ! s'écria William. Pour sûr, ils voulaient détrousser les voyageurs !

— Ça n' fait aucun doute, mon p'tit gars, répondit le voyageur, mais le garde a été très courageux. Il en a tué trois avant d'être lui-même abattu ».

Il n'y eut pas plus heureux que William quand ils arrivèrent sains et saufs à Londres. Finalement, la diligence amena William et les siens à Wimbledon, chez son oncle et sa tante.

Après un bref séjour, sa mère retourna dans le Yorkshire et laissa William s'installer dans son nouvel environnement. Il décrira plus tard son école comme étant « *le plus petit et le plus misérable des endroits où l'on enseigne tout et son contraire* ».

Il y détestait en particulier les repas, et lorsqu'il eut pris de l'âge, il raconta qu'il se souvenait d'aliments qu'il « *ne pouvait pas manger sans tomber malade* ».

Mais l'élément marquant de la vie de William à cette époque fut son attachement pour son oncle et sa tante. Il n'eut pas besoin de vivre longtemps avec eux pour découvrir que tous deux avaient un amour profond pour le Seigneur Jésus et qu'ils étaient d'ardents chrétiens.

Ils entretenaient une profonde amitié avec l'un des chrétiens les plus connus d'Angleterre, le révérend George Whitfield. Même si William ne le réalisa pas à cette époque, George Whitfield allait laisser son nom dans l'Histoire comme celui d'un des plus grands prédicateurs de l'Église chrétienne.

Whitfield avait lui-même un grand ami, le révérend John Wesley, qui allait être à l'origine de l'Église Méthodiste. La notoriété de Wesley était aussi grande que celle de Whitfield, et c'est par ses prédications qu'Hannah, la tante de William, avait accepté le Seigneur Jésus comme son Sauveur personnel.

« Qui est ce jeune garçon qui chante avec une si belle voix ? » Les gens commencèrent à s'interroger en entendant

la voix du jeune garçon qui s'élevait par-dessus les chants lors des cultes auxquels il participait.

Le frère de John Wesley, Charles, avait écrit des centaines de nouveaux cantiques, et bientôt William aima et apprit certains de ces chants de louange.

Il y eut pourtant un serviteur de Dieu en particulier qui influença William plus que tous les autres. Cet homme avait été capitaine de navire négrier qui emmenait des esclaves d'Afrique vers les Indes Occidentales. Il s'était converti au Christ en pleine tempête dans l'océan Atlantique.

Désormais, il était pasteur de l'Église d'Angleterre à Olney, dans le Buckinghamshire. William méditait sur le monde de John Newton et aimait ses récits et ses sermons.

John Newton était un homme plein d'humour et très attachant. En tant qu'enfant, William le considérait presque comme son père. L'ex-capitaine au long cours et négrier n'imaginait pas alors l'influence que ses sermons allaient bientôt exercer sur le garçon et sur l'univers de l'esclavage.

Lorsque la mère de William découvrit l'intérêt que son fils portait à ce qu'il entendait durant les cultes, elle voulut y mettre un point final. Bien qu'elle allât elle-même à l'église, elle était opposée à tous ceux qui manifestaient trop « *d'enthousiasme* ». Elle ramena donc William chez elle à Hull pour le soustraire aux influences spirituelles qui façonnaient son cœur et sa pensée.

William écrivit plus tard : « *Mon éloignement de mon oncle et de ma tante me firent très mal. J'en eus le cœur brisé, tant j'étais attaché à eux.* »

Le principal de l'ancienne école de William s'étant lui aussi tourné vers le Seigneur, Elizabeth envoya son fils dans une

école située dans la ville de Polkington, à une vingtaine de kilomètres de Hull.

Si d'aventure vous visitez l'église paroissiale de la Sainte Trinité à Kingston-upon-Hull, vous verrez, au-dessus de la porte des escaliers de la tour, dans le pilier nord-est, un monument dédié au révérend Joseph Milner. Il fut pendant trente ans le proviseur du lycée et un des principaux acteurs du réveil évangélique. William quant à lui allait prendre une part prépondérante dans ce réveil, chose que sa mère n'imaginait certainement pas.

William vécut chez son nouveau proviseur et devint bientôt très populaire au lycée. Il était très doué pour le mime et imitait à perfection les voix et les attitudes de ses professeurs. Ses amis étaient morts de rire quand il se mettait à imiter leurs enseignants.

Il était passionné de poésie et apprenait les vers par simple plaisir. Lorsqu'il sortait se promener, il avait en général un recueil de poésies dans sa poche !

Un jour, alors qu'il avait quatorze ans, il remit une lettre à un ami qui s'appelait Walmsley :

« Pourrais-tu me poster cette lettre en rentrant ?

Bien des années plus tard, Walmsley rapporta qu'il se souvenait que la lettre portait l'adresse de l'éditeur d'un journal du Yorkshire, et cela avait attisé sa curiosité.

— Que peut-il bien y avoir dans cette lettre, lui demanda-t-il.

— C'est une protestation contre ce que j'ai appelé « *l'odieux trafic de chair humaine* », répondit William avec enthousiasme.

— Puis je te demander ce qu'est cet « *odieux trafic de chair humaine* ? » l'interrogea Walmsley, tout surpris.

— Tu le verras, si l'éditeur la publie, » répondit William en souriant.

Bientôt, des millions de gens allaient voir ce qu'il y avait au fond du cœur du jeune garçon de Hull.